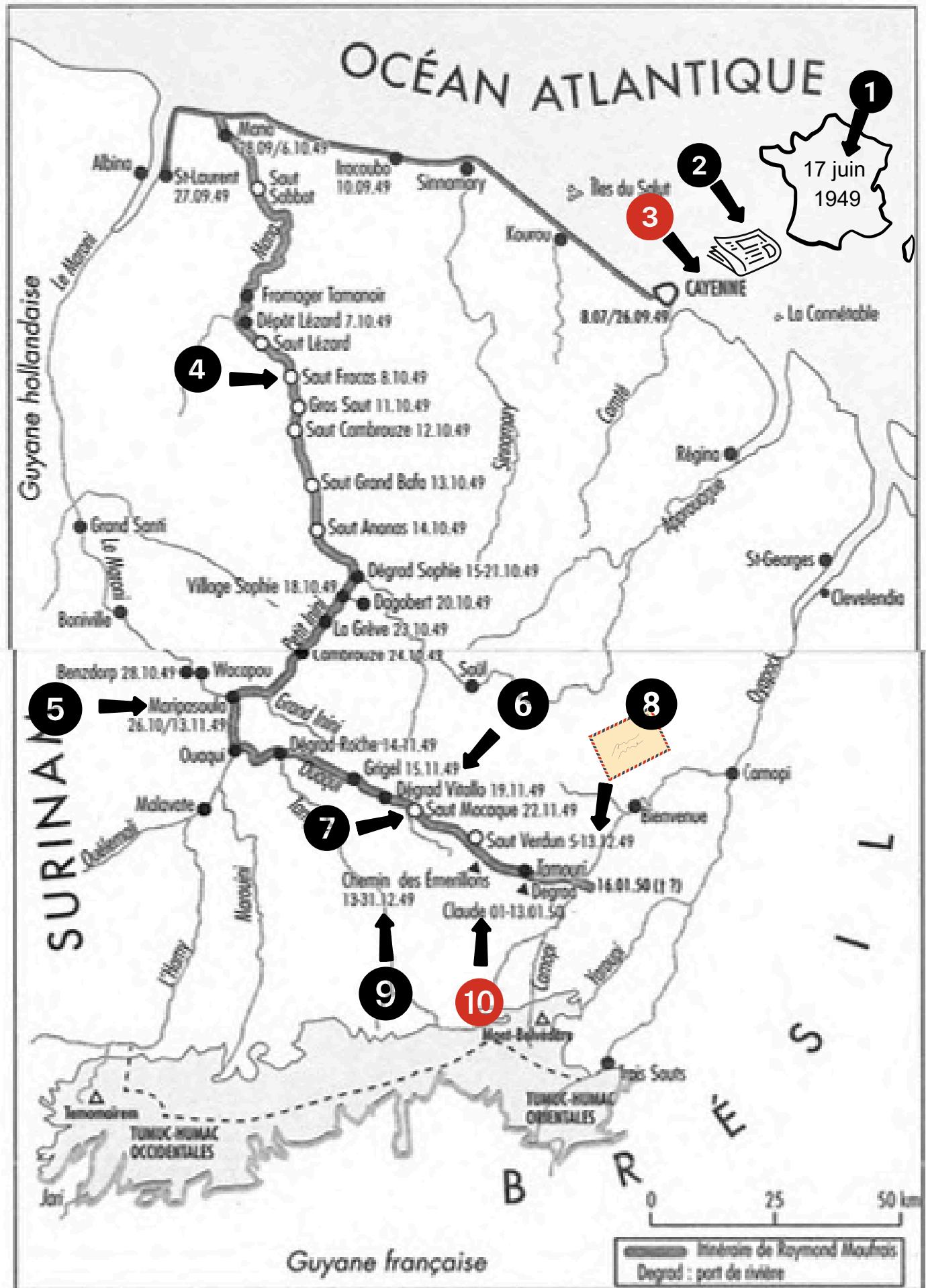


AVVENTURES EN GUYANE

JOURNAL D'UN EXPLORATEUR DISPARU



RAYMOND MAUFRAIS



UNE LETTRE DE RAYMOND MAUFRAIS A " SCIENCES ET VOYAGES "

LE JEUNE ET INTRÉPIDE EXPLORATEUR EST PARTI DE CAYENNE POUR L'AVENTURE

Nous avons reçu de Raymond Maufrais la lettre suivante :

« Cayenne, 20 août.

« Ceci est ma dernière lettre. Je quitte Cayenne jeudi pour le Maroni : 250 kilomètres de pirogue jusqu'à Iltany, puis je quitte les nègres pour partir seul et à pied suivant le plan prévu. Le poste de douane de l'endroit sera assermenté spécialement pour attester ce départ qui, par ailleurs, sera photographié, alors que celui de Cayenne sera filmé par le procureur général qui prépare certains articles traitant de mon raid.

« Ici, naturellement, on me donne perdant mais j'ai confiance. Ce sera dur, mais je réussirai. Dès mon arrivée à Belem, je vous enverrai un télégramme. J'envoie une carte de la Guyane mentionnant mon itinéraire à mon père qui la fera reproduire et vous enverra un exemplaire; vous pourrez ainsi suivre parfaitement ma route et les dates auxquelles j'arriverai probablement aux étapes prin-

cipales. On m'a de nouveau affirmé la présence d'Indiens blonds (vousirez les détails dans l'article « Rois des rivières » (1). Ainsi, aux sources du Couk, existeraient des concentrations importantes d'Indiens sauvages absolument inconnus.

« Je pense être à Paris en novembre-décembre 1950. Si je réussis, la chose fera certainement du bruit, car ce sera la première fois au monde qu'un homme aura franchi une région couverte de forêts vierges et inexplorées seul et sac au dos avec 25 kilogs de bagages. Je vous enverrai un nouveau sommaire de ce raid. Je dois réussir et la réussite doit être complète.

Tous nos vœux et ceux de nos lecteurs accompagnent l'audacieux explorateur français dans sa dure expédition.

(1) N.D.L.R. Cet article paraîtra dans un de nos prochains numéros.

Source : Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufrais - <http://aaerm.free.fr/>



AUDIO DU TEXTE

25 août 1949 (extrait p.37)

Cette inaction me pèse vite.

Je hais Cayenne. On y respire que la médisance. Je hais les villes, leur monde, leurs lois...

Ces sourires.. ces poignées de mains... Salauds... !

Une famille métropolitaine m'héberge ; leur affection compréhensive me permet de patienter.

Je ne sors plus, je travaille jusqu'à m'abrutir : dialectes, cartographie... un peu de rêve, parfois le cafard. Cafard ou peur ? Nous verrons bien sur place.

26 août 1949 (extrait p.37)

L'échec est humain, mais il ne m'est pas permis d'échouer.[...]

Un homme m'a raconté une histoire comme les autres : 17 hommes sont partis, en 1938, sous la direction du capitaine Grelier des eaux et forêts. Ils sont revenus au nombre de 8. Deux fois attaqués par les Indiens, fièvre, faim, peur. Le chef de l'expédition est resté trois mois à l'hôpital.

Forêt, forêt guyanaise ! Me seras-tu ainsi hostile ? Pour te flétrir, que faut-il faire ? Dois-je sacrifier à Tupinamba ? Tablaqueras ! Dieu des forêts, des eaux, des arbres, du ciel et de la terre, laissez passer le voyageur solitaire !

**AUDIO DU TEXTE****Céline BERTHO**

30 août 1949 (extrait p.38)

Dernier courrier. Les ponts sont rompus. A nous deux, maîtresse brousse. Toi, moi... Quel beau spectacle ! Mais surtout, lorsque tu frapperas, que ce soit vite, fort. Je n'aime pas souffrir longtemps.

-Tête de mule ! m'a dit X....

-Abandonne ! m'a dit Y...

Pauvre gens ! Depuis onze mois, ils se répètent comme s'ils s'étaient donnés le mot.

Le forçat qui nous sert à table et connaît la forêt parie sa tête. Pour lui, je suis déjà mort.

Au fond, on pense toujours que c'est le copain qui mordra la poussière ; sinon, il n'y aurait pas d'attaque et puis, je ne partirai pas.

J'ai foi en ma réussite, mais je voudrais avoir la foi, je serai moins seul dans les grands bois. Ange, mon bel ange, ton aile me couvrira-t-elle ?...

A quoi puis-je reconnaître la main de Dieu ?

26 septembre 1949 (extrait 49-51)

Le départ est fixé à 5h du matin à bord du "Saint-Laurent". Boby s'est embarqué vaillamment, sans comprendre (heureusement) vers quelle longue piste je l'entraînais. Bravo Cabot ! Pas bien joli, ni bien méchant, ni bien malin, mais c'est mon chien, un copain, et je m'y suis déjà attaché.

- Boby ! tu vas en voir du pays ! (Il pleurniche sans arrêt).

A 5h, les gens dorment encore. Quelques amis sont là, fidèles. J'ai la larme à l'œil.

Départ à l'aube; C'est poignant, ma gorge s'est serrée, j'ai eu peur de montrer mon émotion. Joie ? Peur ? Je ne saurais dire. Je pars, c'est tout et c'est l'aboutissement de quatorze mois de bagarre avec la vie de tous les jours qui m'entraînait chaque jour davantage.

Vendu tout le linge, les caissettes étanches et isothermes auxquelles je tenais tant.



Monsieur B m'a prêté une montre car la mienne est inutilisable. La mer est grise, j'ai mal aux gencives. Une dent arrachée à grand-peine l'avant veille me tracasse sous forme d'abcès. Bon départ ! C'est bête d'être sentimental. Les départs m'étreignent toujours à fond. Je pense à ma mère, à mon père. Ils m'ont eu dix ans avec eux. Pauvre et cher vieux couple ! Comme j'ai hâte de revenir vers toi, te voir vivre sans soucis ni tracas. Pourvu que la santé de papa tienne et qu'il ne fasse pas d'imprudences. [...]

Que ces préliminaires à l'action me pèse ! J'aurais préféré être parachuté, aussitôt à pied d'œuvre dans le territoire inexploré. ça serait trop facile, après tout, et j'aurais l'impression de ne pas avoir gagné ma réussite. On m'a dit :

-Pourquoi faites-vous le territoire inexploré, partant du centre de la Guyane ? Il serait aussi méritant et moins dangereux de ne faire que les Tumuc-Humac d'une source à l'autre ! Si vous réussissez, on ne parlera que des Tumuc-Humac, pas du territoire inexploré ? Et pourtant, c'est là que vous risquez davantage votre peau, là que vous allez vous crever pour arriver au but de votre exploration, au gros morceau, diminué physiquement et moralement. Renoncez... Joignez seulement les sources !...

Combien d'autres l'ont répété ! Mon père est beauceron.... sacré tête ; j'ai décidé de faire ce trajet, je ne l'amputerai pas d'un pouce. Ce serait renoncer pour moi-même, face à ma conscience. Le travail serait incomplet. Je ferai les deux, je réussirai. Oui, je réussirai, monsieur les pessimistes ! C'est curieux ce que l'on peut raconter de choses inutiles dans un journal intime. Si tout devait être publié, ce serait barbant. C'est la première fois que je me confie ainsi au cahier, comme une jeune fille en mal de printemps. Le carnet de route est plus concis, moins encombré, plus sec, mais ce voyage vaut ce cahier. Je le pense du moins.



La trépidation des moteurs, scande le mot « vivre ».

L'estuaire du Maroni s'offre à l'étrave avec ses îles et ses affluents multiples. Le wharf en forme de T aux planches disjointes chevauchées par les rails d'une draisine chargée de bois précieux, bungalows aux lignes élégantes, bouquets agrestes, fleurs rouges et capiteuses, cocotiers échevelés sur le ciel chargé de crépuscule. Le fleuve, lent, large, dans les eaux sales battent la coque rongée d'herbes vivaces d'un paquebot éventré à quelques encablures de la berge. Albina aux toits rouges., nègres Bosch et Bonis, femmes aux seins lourds. Les ventres sont tatoués de boules en relief aux desseins mystérieux.

Les pyjamas rayés flottants sur leur squelette surmonté d'un immense chapeau de paille, des forçats se hâtent de saisir les amarres du "Saint-Laurent".

Le commissaire Gardiès est là; sa verve toute méridionale dissipera les dernières lueurs d'un cafard agonisant, dû à une longue attente.





8 octobre 1949 (extrait p.66-67)

Départ à l'aube. Les deux canaux louvoient entre les premières roches afin de rechercher une plage propice au débarquement, car nous devons décharger entièrement les canaux et transborder les bagages de l'autre côté du rapide. Soudain des aboiements, une tête blanche aux longues oreilles luttant avec le courant : Boby ! Boby, oublié au camp de la nuit et qui se manifeste vigoureusement essayant de rejoindre les canaux. Ceux-ci ne peuvent revenir en arrière. Je suis en short, je plonge, nage vers Boby et, arrivé à sa hauteur, oblique vers un rocher auquel nous nous agrippons tous deux exténués. Le courant nous a déporté vers la rive opposée à celle où les canaux sont amarrés. Boby à ma suite, je nage vers les carbets mais le courant violent nous entraîne. Enfin, une racine se présente, je la saisis, happe Boby au passage, me hisse sur la berge et la suis, imaginant dépasser le rapide, traverser le fleuve et rejoindre le groupe là-haut.

[...] Je rentre à nouveau dans l'eau. Boby est hésitant, il vient tout de même. Au milieu du fleuve, le courant violent nous entraîne irrésistiblement vers le rapide. Boby disparaît, happé par un tourbillon, réapparaît, disparaît à nouveau.

Je suis ce même chemin, recommandant mon âme à Dieu. Impossible de nager ; les pieds en avant, je me laisse emporter. Une roche ! Un coup de reins... je l'évite, réussis à saisir une aspérité, me hisse dessus ; Boby est là. J'appelle. Le bruit du saut couvre ma voix. Craignant de me perdre, je décide alors d'emprunter le chemin le plus rapide pour arriver au canot : me laisser aller avec le courant, suivi de Bobby. [...] Je suis sauvé. Boby est déjà arrivé et assis sur son derrière, la tête penchée, le poil trempé, me regarde avec des yeux follement expressifs : -On l'a échappé belle, hein ! Mon vieux ! [...]

**Mercredi 9 novembre 1949 (extrait p.137)**

Pluie - Voyage à Maripasoula village, chez Abdullah. Il me manque encore la pirogue. Comment faire ! Cafard...

Ce soir, un peu d'appréhension des lendemains. Seize mille francs de dettes pour quelques vivres indispensables. Ça va mal. Ah ! Ces soucis d'argent ! Demain, départ avec gendarme Boureau pour Ouaqui. Il va dresser le constat de départ.

Les journées ici ont été pénibles dans l'attente du télégramme.

Seul avec le mineur paralytique à côté, je fais ma tambouille comme je peux. Je la fais mal. Je suis écœuré. J'ai maigri, je me sens fatigué, déprimé. L'argent, l'argent... Toujours cela qui entrave mes élans. Cette période a été plus dure que tout ce qui pourra m'arriver maintenant. J'expédie le courrier ; les reportages que j'ai du mal àachever.. Demain ?

Maripasoula, 13 novembre 1949 (extrait p.143)

Départ demain, après avoir attendu en vain l'argent demandé à Cayenne et à Paris par télégramme.



**14 novembre 1949 (extrait p.144)**

Départ aujourd'hui. Je me sens drôle. Hier soir, en regardant la brousse endormie, j'ai eu peur des jours à venir. Ah ! Cette peur qui, insidieusement, de temps à autre pénètre en moi et me fait réfléchir aux conséquences de ce que je vais entreprendre. Ce sera soit l'échec, c'est-à-dire : la mort, soit la réussite. Pas de demi-mesure ! Aller droit de l'avant et demeurer courageux ; Surtout, oh ! Mon Dieu garder mon sang-froid en toute occasion et veiller au moral.

En compagnie du gendarme Boureau et de deux Bonis nous quittons, à huit heure, le poste de Maripasoula en canot à moteur.

Mercredi 16 novembre 1949 (extrait p.147-148)

C'est la nuit, je suis seul - Cette fois, ça y est, j'y suis. Et ça me fait tout de même un peu peur - Première nuit seul en forêt, première étape d'un raid qui en comptera quelques centaines.. Un peu de cafard, c'est normal ; il s'agit de le surmonter les premiers jours, après ce sera la routine. Mais c'est dur à surmonter ce soir, j'ai l'estomac serré et c'est Boby qui se tape la casserole de haricots.

Quelques nausées ! Fièvre ? À tout hasard, je prends deux Nivaquine. Une chanson revient qui parle de Paris. Je songe à la France. Je pense au retour... Déjà !

Le premier jour, je me croyais fort. Tiens !... Je viens de penser à un échappatoire.. Ça va mal ! Je m'enferme dans le cafard, j'ai peur maintenant de flancher. Ne pourrais-je écourter le raid, revenir vers Cayenne, vers la vie ?

Ah ! Ce premier soir ! Mais non, je suis sûr que demain ça ira mieux. Certainement, voyons ! Ça ira mieux ! Il pleut ; Le feu, noyé, s'est éteint; la forêt est pleine de cris d'oiseaux, de cris étranges qu'il me semble entendre, ce soir, pour la première fois et que je connais bien cependant.



La pluie tambourine sur la bâche du hamac tendu entre deux arbres moussus. Des "ploufs !" dans l'eau, des choses qui se battent et se débattent, l'appel rauque de deux aras qui passent. De grosses mouches bourdonnent, tout est noir, tout est vague, je suis harassé, mais le sommeil me fuit.

Pelotonner sous la moustiquaire, les yeux grands ouverts, je prie instinctivement. Peut-être est-ce la fièvre qui me donne cette angoisse ; puis je pense à mes parents, à eux surtout !



Dimanche 20 novembre 1949 (extrait p.158)

[...] Et puis l'indicible tristesse des soirs m'accable à nouveau inexplicablement. Les Boschs palabrent, une tortue mijote, des crapauds-buffles coassent, la flamme danse, les mineurs qui étaient venus pour la journée au Dégrad sont repartis, le kaouri chargé de vivre pour la semaine. Une angoisse formidable me barre la poitrine ; ma gorge se serre, je sens parfois des larmes me brûler les yeux. Je sens que cette appréhension est la peur de la solitude à laquelle je me contrains. J'en viens à songer à ceux qui m'ont écrit au journal, se proposant comme compagnon de route. Ah! oui, un copain avec moi ce soir, fumer ensemble notre pipe comme dans les veillées routinières.

Te souviens-tu, Marcassin !

Je pensais que ce serait dur physiquement ! C'est terrible moralement. Moi qui pensais tenir sans faiblesse, qui avait envisagé toutes les hypothèses, jamais l'idée d'être cafardeux ne m'était venue.



Il est vrai que l'inaction de cette journée est cause en partie de ce cafard. La détente est néfaste pour moi, l'effort devrait être continu, il ne devrait même pas y avoir de nuit. Marcher, marcher sans cesse, s'abrutir de fatigue, devenir un automate, ne plus penser !

Tyrannique, dans ces conditions, mon subconscient m'invite sagement à rebrousser chemin, à vivre en homme et non en sauvage, à profiter de la vie de chaque jour si misérable soit-elle.

Pourtant, en dessous de ce cafard, je perçois la volonté de réaliser ce rêve, une force d'aller de l'avant qui me fait dominer la peur. Réaliser ce raid tel que je l'ai conçu... pour rien au monde je n'abandonnerai. Je tiendrai, pour sûr il faut tenir mais vivement trouver sur ma piste des Indiens, même ceux que l'ont dit sauvages. Qu'importe leur accueil, voir les hommes, sentir la forêt habitée, moins hostile. [...]

Mon cafard vient surtout des pensées constantes que j'adresse à mes parents. Je songe à notre vie de tous les jours chez nous mais des jours que, par ma volonté, j'ai rendus si rares...

Tous les deux, affreusement seuls, dans une angoisse de chaque instant, déjà âgés, d'une santé sujette à caution. Je souffre de leur souffrance comme si une volonté divine m'obligeait à la partager afin de la mieux comprendre.

S'abandonner à écrire longuement amène un bien-être inouï. J'éprouve un certain plaisir à raisonner à analyser mes sentiments car ainsi je recouvre ma lucidité et combat intérieurement le cafard en en recherchant les raisons. Je m'efforce de faire cette analyse aussi minutieuse que possible, m'imposant ce travail qui est en même temps une distraction et un apaisement.

Je dissèque mes ennuis comme s'ils appartenaient à un autre.

Une Bosch est venu me regarder écrire puis il m'a offert de la tortue ; je refuse car mon estomac est serré.

Je suis comme les Bosch, un kalimbé à la ceinture. Mes pieds prennent la corne mais une coupure provenant d'une roche suppure. Mes mains, quoique désenflées, sont encore sensibles par endroit ; ailleurs, elles ont des callosités rugueuses. Ma peau est jaune brun et elle est râche ; mes cheveux repoussent tout doucement. J'écoutais le chant du coq tout à l'heure. Celui du premier village brésilien sera un alléluia... mais d'ici là ?



Source : Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufrais - <http://aaerm.free.fr/>

Saint Verdun, haut Ouaqui, 6 Décembre 1949

Petite maman chérie, Petit papa chéri,

Les Boches ayant

fait mauvaise pêche à Céros Saint, ont décidé de venir avec moi jusqu'ici - C'est là que je les quitte pour rejoindre par terre le Tamouri et le Camopi que je remonterai en pirogue jusqu'au Belvédère pour la crique Kérindionton en bas de l'Oyapock.

De cette crique, je rejoindrai le village indien Gifampis de Cauman et Curouareu, de là je partirai plein ouest pour la rivière Maicopoli et le Koue d'où je rejoindrai le Rio Jarry.

Je pense arriver au Tamouri le 15 Décembre, Camopi le 25, cinq jours pour construire une pirogue, Belvédère fin Janvier 1950, Cauman et Curouareu en Février.

Je recueille matière à de nombreux articles et bouquins, c'est passionnant comme expérience, la première qu'un homme n'a jamais tentée. C'est assez dur physiquement, mais je prends du muscle. Moralement c'est penser à vous qui me soutient et ma foi en Dieu.

Mais c'est dur de penser à vous, c'est maintenant que je ne vous ai plus, que je me rends compte combien je vous aime. Chaque nuit je rêve de vous, tout disparaît de mes souvenirs, seulement vous. Petit papa, cette nuit je t'ai vu en rêve, tu grelottais en bras de chemise dans une maison bombardée, et tu tournais beaucoup. Je t'en prie, pour l'amour de moi soigne toi, sans vous deux que m'importe la réussite. Je souffre de notre séparation et de votre souffrance que je partage nuit et jour, y pensant sans cesse.

Source : Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufrais - <http://aaerm.free.fr/>



Soyez prudents tous les deux quoiqu'il arrive, épaulez vous en
souvenir de moi. Je ne peux vous exprimer ce que j'endure
à penser sans cesse à vous, comme si Dieu voulait maintenant
me punir de ne pas avoir su assez bien vous aimer.

Tout m'importe les privations, les souffrances physiques,
mais cette anxiété qui m'étreint pour vous est intolérable.
Soyez sûr que je reviendrais, que besoin je renoncerais,
mais nous serons ensemble nous trois chez nous et avec papa
nous irons à la pêche et puis maman fera de bons petits plats.
Mais je sais aussi que cela est pour plus tard, car vous ne
voudriez pas me voir échouer, je dois réussir, cette séparation
nous coûte je le sais, mais à nous revoir avec l'échec, la
ruine de mes projets, la joie ressentie serait brisée et tout
à recommencer.

Je reviendrai, oui mais avec la réussite. Je tiendrai
jusqu'au bout. Soyez sûr de ma prudence et de ma
réflexion en toute chose.

C'est la fin de l'année, bon Noël et meilleurs voeux, vivons
ces jours de fête en joignant nos pensées.

Je vais arrêter, car je sens que je n'en finirai plus de vous
écrire. Dieu sait quand vous recevrez cette lettre ? et
si vous la recevez, je la confie à la Providence.

À bientôt petit maman, à bientôt petit papa. Courage
je vous embrasse fort, fort, fort. Raymond.

Jeudi 15 décembre 1949 (extrait p.205-206)

[...] Malgré notre faim, Boby et moi n'arrivons pas à bout du reste car le hocco, du volume d'une grosse dinde, aurait satisfait six personnes au moins.[...]

Ma solitude me pèse surtout le soir, parce que je pense aux joies du feu de camp routier, à nos chansons, à nos veillées. Boby est un bon compagnon, affectueux, mais ses yeux, quoique expressifs, ne me disent pas grand-chose.

Quatrième soir de raid. J'ai à peine couvert cinq kilomètres, mais enfin, ils sont faits. La dysenterie a l'air de se calmer, ne revenant que par à-coups intermittents. Pas de fièvre. Fatigué, mais chaque jour je m'aguerris davantage, j'avance peu, mais j'avance.





Vendredi 16 décembre 1949 (extrait p.209-2011)

Hélas ! Pour faire ce voyage et le goûter pleinement, il ne faudrait avoir personne à chérir. Aventure et sentiments sont deux mots qui ne riment guère. Sa propre souffrance n'est rien, on la vainc, mais pensez à celle des êtres que l'on aime vous laisse sans force, souffrant doublement de leur peine. Je me fustige moralement, essayant de retrouver le ressort. Au plus vite j'avancerai, au plus vite je les retrouverai !

Non... Aujourd'hui, ça va mal ; je cherche vainement l'excuse de mes pieds en mauvais état, de ma fatigue ou bien encore la nécessité de m'accorder un jour de repos et partir ensuite en pleine forme. Ce n'est pas la fatigue, ni le mal aux pieds, ni le besoin de repos, ni les bretelles du sac qui me laissent allongé dans le hamac à rêver et à écrire. C'est le cafard tout simplement, qui s'installe et ne me lâche plus, cependant que le boucan fume, auprès duquel Boby repu sommeille, entouré des reliefs de notre festin dont le hocco fut l'atout. Ah ! Qu'il est dur, lorsqu'on est seul, de vaincre le cafard. Je sens cependant que la cause ne provient pas de ma peine personnelle, ni du raid, ni de la solitude en forêt. C'est d'abord penser à eux deux, seuls dans la salle à manger, les imaginer tristes, malades peut-être ; c'est l'envie de respirer l'odeur du tabac de papa, de la cuisine de maman, frotter ma joue à sa barbe, lui dire que je l'aime et puis.. elle.. la cajoler, l'embrasser comme je ne savais pas le faire auparavant; je les vois, je les sens tout près de moi par la pensée, mais je sais aussi que ma piste est terriblement longue et que bien des fois le soleil se lèvera sur la forêt avant que je ne puisse, débarquant à la coupée, les serrer dans mes bras.

J'ai un peu honte de ma faiblesse, je me sens lâche, geignard et, pourtant, je suis un homme, j'ai un cœur qui peut et sait aimer. Je ne suis pas la bête courant le bois rechercher sa pâture. Qu'ai-je à attendre ici en fait d'amour ?

En moi se dispute ce besoin constant d'affection, de solitude et en même temps du risque de l'aventure. Personne pour me tendre la main, m'encourager ou me sourire ; je monologue, je m'injurie, il faut sortir de ses rêves et de cette inertie pour.. foncer. Lorsque je ne pense pas, je suis heureux, vivant pleinement de la vie pure, libre et primitive que tout homme désire goûter, ne serait-ce que quelques temps.

L'exploration, pour moi, c'est une aventure de pureté et d'humilité.



Source : Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufrais - <http://aaerm.free.fr/>


Mardi 3 janvier 1950 (extrait p.244)

Réunissant toutes mes forces, parti à la chasse. Une bande de "marailles" s'envole à quinze mètres, je les poursuis vainement. La carabine tremble dans ma main et je ne peux regarder les hautes branches, Boby devient méchant, il souffre. Ma cheville est enflée. J'ai mal.

Le soir, j'ai tué Boby. J'ai eu la force de le dépecer, de faire du feu. J'ai mangé et puis j'ai été malade car, mon estomac resserré me cause une digestion douloureuse. Soudain, je me suis senti si seul que j'ai réalisé ce que je venais de faire et je me suis mis à pleurer, plein de rage et de dégoût.

Vendredi 6 janvier 1950 (extrait 248-249)

Je n'en puis plus. J'ai chassé à nouveau toute la matinée sans résultat... rien, rien, rien. Bois et rivière sont morts, atrocement vides. J'ai l'impression d'évoluer dans un désert immense prêt à m'écraser. Mes forces déclinent de jour en jour. Je me demande parfois comment il se fait que je tienne.

Je m'y prends à dix fois pour lier une traverse.. Ah ! comme je me sens las aujourd'hui ; Vais-je mourir de faim ici ?

Je fonce à nouveau comme un désespéré, à la chasse, s'enfonçant profondément dans les bois, fouillant les vieilles souches, les trous creux, explorant les trous, les feuilles, recherchant une tortue, un serpent, un lézard, quelque chose enfin de rampant, car je rampe, je me fourre partout, nu, barbouillé de toiles d'araignée. Évidemment, quand on cherche un serpent pour le manger, impossible de le trouver.

Il est là où on s'attend le moins du monde à le découvrir et justement à l'instant précis où on préférait l'éviter. Pas l'ombre, pas la trace d'un seul. Et les tortues... elles qui se sont toujours providentiellement présentées les jours de famine. J'explore chaque mètre de terrain dans les creux de montagne.....

Jeudi 12 janvier 1950 (extrait p.276-278)

Partir ! Il faut partir car ce coin de brousse désert est une malédiction. Plus je m'y attarde, plus je m'y affaiblis. Partir à pied... inutile d'y songer : mes pieds nus sont en mauvais état, mon sac tenant par miracle..

Je pense partir alors suivant la rivière, mais non suivant les bords par trop marécageux et inextricables, mais par le lit de la rivière, en amphibia, tantôt nageant, tantôt marchand.

vendredi 13 janvier (extrait p.278/249)

J'ai chassé sans résultat - durant 2h. Tant pis !J'ai seulement trouvé un "inga" ou "pois sacré", un seul hélas, car la forêt ne prodigue ses fruits qu'avec parcimonie. Celui-ci est délicieux. C'est une longue gousse brune emplie de miel brûlé et de petites amandes amères. Les fourmis déjà il y avaient installé une garnison ; j'eus tôt fait de la chasser et ma langue avide, décapant le fruit, ne leur laissera plus rien. Donc on va partir affamé !... Et pourtant, à conserver l'immobilité absolue durant de longues heures, on peut voir des tas d'oiseaux, mais le moindre geste les effraie et, lorsque j'esquisse celui d'ajuster trop, les voilà prestement disparus. Espérons que la rivière me sera plus favorable !

Allons... en route ! Jusqu'au Fourca : 5 km ; fourca Camopi : 25 km ; Camopi - Bienvenue : 45 km... et bon vent ! A bientôt parents chérie ! Confiance, je laisse ici ce cahier pour n'emporter qu'un petit carnet.. Ce cahier est à vous, je l'ai écrit pensant à vous et je vous le remettrai bientôt.

Je vous ai juré de revenir, je reviendrai, si Dieu le permet.



Source : Association des Amis d'Edgar et Raymond Maufrais - <http://aaerm.free.fr/>